

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Nous savons que cela ne s'est jamais fait en France; que même sous la restauration, qui nous devait tout, le théâtre du moins n'était pas soumis à un contrôle; qu'on permettait de représenter sur la scène des Anglais au moins sous un aspect grotesque; que l'on tolérait la bravoure et la nationalité en pléts, les rimes mal sonnantes pour nos oreilles de guerriers et de laurier Français et de succès; enfin que la police ne s'opposait pas à ce que la France écrasée par la Coalition, relevât la tête dans un flon-flon. Oui, mais vous, êtes issu du mouvement révolutionnaire et émancipateur de 1830, vous prenez d'une façon bien plus profonde, bien plus complète que feu l'ordre des ses restauré par nos baionnettes la soumission due à vos maîtres de la Sainte alliance. Vous n'oseriez même pas vous permettre une indépendance de ce die.

Depuis que les glorieuses lois de septembre ont déferé à sept obscurs le droit de juger les œuvres de l'intelligence, jamais vous n'avez laissé passer le théâtre le moindre calembour attentatoire au respect de la Sainte-Alliance l'ombre d'un rondeau belliqueux, l'apparence d'un couplet ayant l'air de le prendre sur un ton un peu trop haut. Nous, vous rendons cette justice que, si présentait à vous aujourd'hui, vous renverriez le *Soldat Laboureur* à ses devoirs et à ses soins.

Vos censeurs baissent humblement les ciseaux devant nous et viennent nous commander nos ordres dans l'antichambre. A la vérité, ce sont là des laquais que nous font pas trop d'honneur.... Mais passons.

Hier encore, vous et vos censeurs avez donné une nouvelle preuve de la façon dont vous entendez le service de la Coalition en général et de l'Angleterre en particulier, en défendant la représentation d'un drame de la Renaissance où il est question d'un mari de reine, personnage fort ridicule, et qui par conséquent pouvait rappeler l'époux de ma souveraine. C'est très bien, vous avez fait votre devoir; je suis content de ma domesticité.

Vous avez attendu, pour apposer votre veto, l'heure fixée pour la représentation, de telle sorte que deux mille spectateurs ont eu le désagrément de faire une longue course et de s'en retourner comme ils étaient venus. Votre dévouement anglo-mané n'a pas reculé devant cette considération. Et au fait ne reconnaissez-vous pas que l'Angleterre a le droit de faire aller le peuple français!

Encore une fois, laquais, c'est bien. Non, il ne vous est point permis de vous moquer, même d'une façon détournée, de l'époux nominatif de notre reine Victoria; mais en revanche les Anglais ont le droit de vilipender, d'insulter, d'insulter verbeusement, grossièrement, non pas un prince français de paille, mais la nation française tout entière. C'est ce que nous faisons en ce moment dans une pièce de foire où brillent tout le bon goût, tout l'esprit britannique, et que se joue ce soir sous un titre un peu plus significatif que celui de la pièce de la Renaissance. Elle est intitulée *Le Coq gaulois chante et ne se bat pas*. Un de vos journaux donne aujourd'hui une analyse assez exacte de cette turlupinade, et je le prie de le reproduire ici, afin de bien établir la différence du rang que nous occupons respectivement en Europe.

Le héros du vaudeville intitulé *Le Coq gaulois chante et ne se bat pas* est un usage de ces sortes de farces, un perruquier français fanfaron, qui traîne du matamore. Celui-ci s'appelle Lecoq; il est affublé d'un grand chapeau uniforme, sous lequel on voit un bout de bonnet rouge; il a un habit de l'empereur traîne après lui un grand sabre de la république et porte la barbe et les moustaches

de la Révolution de juillet, il parle sans cesse de tout pourfendre et d'aller
ter son drapeau sous les murs de Vienne, de Berlin, de Londres et de Saint-
rsbourg.

Arrive un hussard prussien qui lui donne une nazarde, et Lecoq chante la
rsellaise; un cosaque vient lui donner un coup de knout sur le dos, et Le-
se met à entonner : *Allons enfans de la patrie* ; un major autrichien lui ap-
pe un coup de schlague sur le ventre, et Lecoq de chanter plus fort : *Trem-
; tyrans, et vous perfides* ; enfin arrive un matelot anglais, qui donne un grand
p de poing de boxeur au pauvre Lecoq entre les deux yeux et la bouche, ce
le fait chanter de plus belle : *Qu'un sang impur abreuve nos sillons*. Finalement
on s'explique, Lecoq paie à boire et se félicite d'avoir, par sa noble con-
ite, tenu tête à toute l'Europe et conservé la paix avec tout le monde. Voilà
comme nous traitons sur nos théâtres la France de la république, de
pire et la France d'aujourd'hui. Mais, comme vous l'avez très bien compris,
n'est pas une raison pour que vous vous croyiez autorisés à permettre que vos
teurs lâchent des quolibets indirects contre le mari de la reine d'Angleterre.
n effet, les maîtres ne se gênent pas pour se moquer de leurs domestiques ; mais
n'est pas permis aux domestiques de riposter. Vous connaissez les règles du
ervice.

Mais il ne suffit pas que vous ayez interdit par nos ordres le drame de la Re-
aissance, frisant le Cobourg, ou, si vous le voulez, le ridicule : je vous enjoins
n outre de prohiber, dans le répertoire ancien ou nouveau, toutes les pièces qui
nraient prêter à des allusions contre l'honneur de l'Angleterre, si je puis m'ex-
rimer ainsi.

Ainsi, vous interdirez :

Les Fourberies de Scapin, comme susceptibles de s'appliquer à la *loyauté* pro-
erbiale du gouvernement anglais ;

L'Escroc du grand monde, gros d'allusions à la protection désintéressée que
nous accordons à l'univers ;

Les Liaisons dangereuses, qui pourraient éclairer sur les avantages de l'alli-
ance britannique ;

Ali-Baba, les Brigands de la Calabre, Fra-Diavolo, et autres pièces de dé-
trousseurs, où il ne serait pas impossible de découvrir une satire de nos glorieux
exploits en Syrie et ailleurs ;

Le Pirate, autre satire indirecte de nos Stopford, de nos Napier et autres héros
de mer ;

Les Poissardes, offrant une allusion fort claire contre l'esprit et le bon goût de
nos feuilles albionaises ;

L'incendiaire, très propre à réveiller le souvenir de notre honorable expédition
de Copenhague ;

La Juive, attaque indirecte contre l'honnêteté commerciale de l'Angleterre ;
Pompadour, épigramme contre notre frisé et tirebouchonné ministre Palmerston ;
Enfin *la Marquise de Brinvilliers* et autres drames empoisonneurs, capables
de donner l'eu à des rapprochemens avec notre belle conduite envers la Chine,
et avec certaines maladies très propices pour notre politique, qu'on appelle *can-
cers à l'estomac*.

Vous l'aurez pour entendu, laquais du 29 octobre et de la censure, car tel est
le bon plaisir

De votre maître,
L'AMBASSADEUR d'Angleterre

P.-S. Nos coalisés de Russie, de Prusse et d'Autriche, se réservent de vous signifier également l'ordre d'interdire toutes les pièces anciennes ou nouvelles qui pourraient les offusquer. Mais en attendant, je dois vous dire que, dans une grande réunion diplomatique que nous avons tenue hier, il a été décidé que l'on vous ordonnerait tout d'abord d'apposer le veto sur une pièce des Variétés susceptible d'être prise pour une insulte collective à la Sainte-Alliance : nous vous lons parler du vaudeville intitulé la *Canaille*.

LE FANTASQUE.

QUEBEC, 31 MAI, 1841.

MR. ZAIONCZEK.

Nous avons assisté à la soirée de Mr. Zaionczek Jeudi dernier et nous avons vivement regretté, avec le reste des spectateurs, de voir que son premier début ait eu lieu devant une réunion aussi peu nombreuse. Cela provient sans doute de ce que le nom de Mr. Zaionczek est peu connu aujourd'hui dans le monde artistique. Ce monsieur qui était en très-grande renommée il y a quelques années, avait amassé une petite fortune au moyen de ses exercices et s'était retiré pendant long-tems de cette carrière qu'il reprend aujourd'hui dans le but de défrayer les dépenses d'un voyage. Nous croyons nous accorder avec tous les témoins de ses exercices de Jeudi dernier en assurant que Québec n'a jamais vu son égal en ce genre, tant pour l'habileté et la grâce que pour le bon ton de ses tours. Du moins les vifs applaudissements qui l'accueillirent constamment en font foi. Plusieurs des ses récréations ont causé autant de plaisir que d'étonnement. L'effet de la fantasmagorie fut malheureusement, en grande partie, manqué ; mais Mr. Zaionczek ne s'aperçut de la cause du dérangement dans l'appareil que lorsqu'on l'eut prévenu que les tableaux ne paraissaient point comme auparavant. Il a remédié à ce défaut passager et l'on peut assurer qu'à sa prochaine et dernière soirée qui aura lieu *Mardi*, les illusions fantasmagoriques auront tout l'effet désirable. Comme on le verra par l'annonce de notre dernière page, Mr. Zaionczek, à la demande de quelques chefs de famille a réduit les prix d'entrée tout en fermant la galerie. Nous sommes persuadé que chacun appréciera les efforts de Mr. Zaionczek et les dépenses qu'il a encourues pour monter ce spectacle presque inconnu en cette ville et qu'on se portera en foule à sa dernière représentation pour lui voir répéter tous les exercices gymnastiques de la précédente auxquels il en ajoutera d'autres non moins surprenants.

INSTITUT VATTEMARE.

Un correspondant du *Canadien* qui signe *un du comité*, tance avec raison l'inaction coupable dans laquelle est resté le sous-comité, nommé pour veiller à l'accomplissement des vœux des citoyens au sujet de l'Institut Vattemare, avait chargé de rédiger un projet de requête qui devait être soumis à l'assentiment du public et des sociétés Historique et autres pour être ensuite signée et adressée à la législature. Il est douloureux de voir que le zèle auquel la

jeunesse avait si bien donné l'élan paraît s'être glacé dès que la tâche de l'accomplissement fut laissée à des personnes que leur âge, leur expérience, et leur position dans le monde ferait croire plus désireux du bien public. Voici le moment ou jamais de renouveler cette belle agitation intellectuelle au moyen de laquelle seulement on peut faire renaître cet amour de l'avancement et du progrès. Nous osons espérer que les "vieux" n'attendront pas pour agir les stimulations de la jeunesse ; de même nous sollicitons de cette dernière de ne point attendre trop long-tems sans donner de vives et nobles marques d'impatience. S'il n'y a rien de fait d'ici à peu de jours nous reviendrons à la charge.

Mon cher Melbourne,

Je prends encore une fois ma plume d'oie pour vous entretenir de moi-même et de tout ce que je fais pour le bien de sa majesté en la personne de son représentant votre très-humble serviteur. Dans ma dernière je vous parlais des douleurs infinies dont j'étais accablé ; je voyais ma dernière heure arrivée et voilà qu'un mieux notable est venu tout-à-coup montrer aux peuplades de ces contrées qu'il ne faut jamais être sûr de rien et que les espérances, les plus douces sont le plus souvent trompées. Ne point mourir est le tour le plus malin que j'aie encore joué à ce pays. Je n'ai jamais vu pareil désappointement. Je me porte aussi bien que jamais, et avec l'imperturbable philosophie que vous me connaissez j'ai reconnu qu'il n'est pas de mal sans son bien lorsqu'on sait en profiter. La goutte même ne fait pas exception à cette règle et je me plais à confesser qu'elle a bien aussi ses agréments. Vient-on m'importuner pour quelque faveur ou vouloir me faire remplir quelque promesse solennelle, vite la goutte me fournit un excellent prétexte pour oublier tout ce que je ne pourrais refuser autrement ; désiré-je me livrer à quelque doux épanchement de l'âme avec quelque ami de mon cœur, du genre féminin, la goutte vient défendre aux plus intimes l'approche de mes appartements. Les arrivages d'Angleterre m'apportent-ils des nouvelles contrariantes pour mes vues futures ou mes actes passés c'est encore elle qui me donne les moyens de cacher mon dépit à tous les yeux. C'est d'ailleurs je crois le seul moyen de me rendre intéressant ; tous les autres sont usés. Tenez, un exemple des bienfaits de la goutte. On a voulu me faire assister ces jours derniers, en qualité de père, aux noces d'une petite canadienne-française avec un canadien-français. Il me fallut céder aux importunités d'une dame charmante, la seule qui, par ici, sache un tant soit peu caricaturer les manières de nos cours européennes, et qui par conséquent m'est d'une grande utilité pour me donner les airs d'un potentat. Je savais que tout cela serait d'un profond ridicule et je promis tout ce qu'on me demanda avec d'autant plus de facilité que je savais, aussi ne point être obligé de tenir ces promesses. Au jour fixé pour la grande cérémonie où je devais aller figurer dans une église papiste en tête d'une procession nuptiale, la goutte vint me tirer de ce mauvais pas et l'on dut chercher un comédien de meilleure volonté. Il n'en est pas moins vexant pour moi d'avoir couru le risque d'un pareil ridicule, sans compter la dépense que cette feinte me coûta. J'en suis pour plus de trois cents bottes de paille que je dus faire étendre devant ma porte afin de mieux jeter de la poudre aux yeux. Heureusement que le foin que je mettrai dans mes bottes couvrira les frais de cette paille-là. On raconte de cette noce les choses les plus bouffonnes, figurez-vous le spectacle. Une longue file de 50 ou 60 voitures garnies de garçons d'honneur et de filles d'honneur vêtues de blanc, symbole de l'innocence, était précédée par la collection la plus complète de

gamins les plus artistement déguenillés de nos faubourgs et carrefours ; les dits gamins courant au devant des chevaux en criant : Hourra ! Hourra pour mamzelle S. qu'a trouvé un mari ! C'est de mémoire d'homme ce qu'on a vu ici de plus pastoral et de plus champêtre. Il était écrit que je ne pourrais m'empêcher de figurer dans quelque farce solennelle. Madame McGill a eu la fantaisie de mettre au monde un fils dont on m'a fait promettre d'être le parrain ; je n'ai pu échapper cette fois-ci et j'ai dû aller, en compagnie de madame la générale Clitherow, promettre de donner au marmot l'exemple de la morale et des sentiments d'humanité. Voilà un petit drôle bien planté. Du reste c'était supportable car il n'y avait pas de canadien-français. On a baptisé le mioche Sydenham-Clitherow. Avec de pareils patrons il ne peut manquer de faire son chemin ; le général lui donnera la bravoure du soldat et moi la prudence du juif. Avec cela il ira loin.

Maintenant que nous avons parlé des choses les plus importantes qui me sont arrivées depuis ma dernière épître, causons un peu de bagatelles.

Il faut que vous soyez archi-fou, mon révérend protecteur, pour laisser sans rien dire ce Labouchère venir étourdiment jeter des bâtons dans les roues du char de mon état. Vous ne vous faites pas d'idée de l'épine que vous me mettez au pied en attaquant aussi brusquement le commerce de bois : Mais ne connaissez-vous donc plus nos marchands anglais ? Pensez-vous par hasard que ce soient des anges de loyauté, de dévouement et de soumission. Allez, vous seriez bien trompé, ce sont des hommes absolument comme nous-mêmes ; ils sacrifieront en tout temps les choses les plus saintes à leurs intérêts privés. Vous auriez dû prévoir tout cela car un bon politique juge les autres d'après lui-même, c'est-à-dire agit envers eux comme s'ils étaient de véritables brigands. C'est la base de la science. Faudra-t-il donc à votre âge que je vous donne des leçons, mon cher maître. Et cependant après m'avoir favorisé de toutes vos forces, voilà qu'au moment où je crois toucher au but de mes vœux constans vous venez m'arrêter court et me reculer plus que jamais. Si vous perdez cette colonie je m'en lave la conscience et c'est beaucoup dire. Ce n'en est pas moins mortifiant de voir tout mon ouvrage renversé. Je suis venu ici ; hai bien sincèrement de toute la classe mercantile qui voyait en moi un ennemi. Je parvins à la rassurer en lui donnant à croire que l'opium qu'elle m'accorderait lui assurerait à jamais ma protection et l'abandon de nos vues sur les bois russes, qu'en qualité de chefs de la nation la plus patriotique du monde nous devons préférer à ceux de nos propres sujets. Les marchands mirent de côté leurs répugnances, m'aiderent à bâtonner les canadiens qui ne veulent pas donner de bonne volonté dans mon panneau et voilà que pour le récompenser vous voulez les ruiner. Ce n'est pas humain ni rusé ; il fallait attendre mon départ pour parler de cela et reprendre ce que nous concertons depuis si long-temps. Je vais être obligé de changer maintenant toutes mes batteries. Voici à peu près comment je vais m'y prendre pour mettre le pays dedans avant d'en sortir :

Je calcule d'abord que tout ce que je veux de l'union c'est le paiement de la dette du Haut-Canada, car il est très-juste que nous soyons remboursés de nos avances ; vous avouerez de plus que ce pauvre Haut-Canada est bien assez malheureux d'avoir une pareille dette sur les épaules sans avoir encore à la payer ; il est donc seulement équitable que ce soit le Bas-Canada qui liquide cela ; il lui restera bien encore assez de fonds pour nous narguer, pour donner de l'éducation à ses enfants, entretenir décentement son clergé, soutenir ses pauvres et nous faire mentir quand nous disons : Ces arriérés, ces ignorants Canadiens. Or, partant de ce principe, vous concevez que maintenant que les

marchands se sont déclarés pour l'union il ne sera pas facile de les gagner à la mener à bien maintenant qu'ils l'ont et qu'ils me pensent leur ennemi. Je vais donc me jeter entre les bras des réformateurs et leur dire à ma façon : « Tenez, cette loi de l'union que vous ont donnée les chambres anglaises est une monstruosité. On vous demande un budget exorbitant, on a défranchisé une partie de vos concitoyens, c'est une attaque à la liberté des sujets britanniques ; on veut vous retirer le principe de la responsabilité qu'on ne vous a jamais donné ; voilà de la tyrannie toute pure. Tel que vous me voyez je suis au fond un patriote enragé, vous ne vous en douteriez pas ; eh bien cependant c'est le cas, et si vous voulez seulement me seconder sincèrement, vous verrez que nous en ferons de belles. » Je dirai à Messieurs du Haut-Canada : « Cédez un peu à ceux du Bas et ils paieront votre dette sans mot dire ; marchez de concert et vous irez loin. » Je dirai à Messieurs du Bas-Canada : « Si vous m'en croyez payez la dette de vos frères du Haut et ils vous seront dévoués ; vous réussirez dans tout ce qu'il vous plaira d'entreprendre. » De cette manière tout marchera bien jusqu'à mon départ. Gare de devant, lorsqu'on aura découvert la supercherie ; mais alors je serai loin ; que mon successeur s'arrange comme il le pourra ; que la colonie s'en aille aux Yankees, cela me sera bien égal ; l'essentiel est de tirer la poule de la marmite avant qu'elle ne soit brûlée.

A propos une chose qui contribuerait particulièrement à faciliter mon travail serait le retour des déportés politiques Canadiens ; cela ferait un joli effet théâtral ; nous jouerions une jolie comédie où j'aurais le rôle du libérateur et par conséquent les *applaudissements*, chose de première nécessité ! Avouez aussi que ce pauvre Colborne avec sa cour martiale a singulièrement mené les choses ; les membres de ce tribunal étaient presque aussi fous que les accusés, les uns *déportant* les autres. Ils cassaient les vitres à tout jamais, tandis qu'il était si facile d'emberlificoter les mécontents par une bonne amnistie. Il me semble que ces pauvres gens n'auraient rien perdu pour être restés dans leur pays ; ils n'en auraient pas moins été traités comme des galériens. Pensez à cela et s'il y a un moyen de faire ce que je vous suggère, voyez-y au plus tôt.

Nous allons partir sous peu pour Kingston. J'ai fait retenir d'avance toutes les places logeables par mes attachés et mes partisans. Le reste se nichera comme il pourra. Je commence à être un peu effrayé du choix que j'ai fait de cette ville pour capitale. Les membres Canadiens vont bivouaquer sous des tentes ; cela pourrait bien leur inspirer une noble ardeur et le goût militaire. S'ils allaient par hasard embrasser la vie des camps il faudrait les faire décamper aussitôt que possible.

Enfin, mon très cher protecteur, j'attends merveilles de notre vieux système anglais de conviction. Nous sacrifierons les piastres pour avoir des louis, et s'ils n'écourent point nos raisons dorées, ma foi je lâcherai la justice égale ; tant pis pour ces canadiens ce n'est pas ma faute ; s'ils aiment mieux leur patrie que l'argent et les places cela dépend de leurs notions arriérées. Ça n'est cependant pas faute de leur avoir fait apercevoir leur sottise par le moyen de mon journal dont ils ne voulaient pas, même pour rien, les ignorants.

Ah ça, dites-moi, que faites-vous de Mac leod ? savez vous que les yankees nous narguent d'une étrange façon ; il nous appellent des pirates ; si j'étais vous, pour leur apprendre à dire la vérité, je ferais une alliance avec tous les peuples du monde et j'enverrais l'amiral Stopford proposer aux américains un armistice et bombarder leurs villes on signe de protection. C'est là la seule manière de faire

respecter le pavillon britannique que les chinois même se permettent de molester.

Est-il vrai que ce Cobourg de prince Albert va bientôt mourir et que la princesse royale est aveugle. Frottons-nous en les mains de joie ; car si celle là monte sur le trône, nous ne lui en ferons que plus facilement voir de toutes les couleurs.

Je prépare tout ici pour retourner auprès de vous dès que j'aurai obtenu ce que vous savez ; de votre côté préparez moi une récompense proportionnée à ce que j'évalue mes services.

Ayez la complaisance de me favoriser au plus tôt de vos nouvelles. Je vous promets de mon côté une bonne description de mon parlement ; et vous sentez que je pourrai vous en parler savamment ; je le connais comme si je l'avais fait.

Avec lequel je suis bien sincèrement Votre,

POULET.

Les vers qu'on nous a envoyés pour mettre au bas de notre portrait ne sont que bêtes, ils ne sont pas même méchants ; véritablement nous sommes tout contristé de n'avoir inspiré rien de plus spirituel. Nous aurions cependant aimé à rire de quelque bonne malice. Il y avait, ce nous semble, matière à faire quelque chose de plus piquant ; et sur un sujet qui prêtait autant que celui-là nous avons l'audace de croire que nous aurions lancé quelque pointe plus épigrammatique ou quelqu'épigramme plus pointue, si l'on aime mieux.

THÉÂTRE ROYAL.

DERNIÈRE SOIRÉE.

MR. ZAIÓNCZEK

A l'honneur de prévenir les Dames et Messieurs de Québec, qu'avant son départ pour New York il donnera une seconde et dernière représentation au Théâtre de cette ville

MARDI, le 1 JUIN,

Le spectacle consistera en une très grande variété de

TOURS DE FORCE ET D'ADRESSE

EXERCICES GYMNASTIQUES.

JEUX IMITÉS DES INDIENS ET DES CHINOIS,

ÉQUILIBRES,

ILLUSIONS FANTASMAGORIQUES, &c. &c. &c.

Prix des Places.—A la demande de plusieurs familles, Mr. Zaiónczek a consenti à diminuer les prix des places, qui sont fixés comme suit :—Premières Loges, 2s. 6d.—Parterre et Secondes Loges, 1s. 3d.—**LES GALERIES RESTERONT FERMÉES.** Enfants moitié prix aux Loges seulement.

On pourra retenir des places le jour de la représentation, en s'adressant au théâtre, depuis 10 heures du matin jusqu'à 4 heures.

Les portes seront ouvertes à HUIT heures, le spectacle commencera à HUIT et DEMI. L'orchestre exécutera durant les entr'actes.